

n'être que deux à le suivre, il comptait encore que je serais du nombre; qu'il attendait de moi de l'utilité et de la consolation. Je dois à la bienveillance du duc de Rovigo, la douceur de connaître ces paroles de l'Empereur: j'en suis reconnaissant; sans lui, elles me seraient toujours demeurées inconnues. A moi, l'Empereur n'avait rien répondu quand nous avions traité ce sujet; c'est sa manière: j'aurai plus d'une fois l'occasion de le montrer.

Je ne me trouvais de véritable connaissance avec aucun de ceux qui avaient suivi l'Empereur, si j'en excepte toutefois le général Bertrand et sa femme, dont j'avais été comblé dans ma mission en Illyrie, où il commandait en qualité de gouverneur-général.

Jusqu'alors je n'avais jamais parlé au duc de Rovigo; certaines préventions m'en avaient toujours tenu au loin; à peine nous fûmes-nous parlé, qu'elles furent détruites.

Savary aimait sincèrement l'Empereur; je lui ai connu de l'âme, du cœur, de la droiture; il m'a semblé susceptible d'une véritable amitié: nous nous serions sans doute intimement liés. Puisse-t-il

lire jamais les sentimens et les regrets qu'il m'a laissés!

L'Empereur m'ayant fait venir ce soir comme de coutume pour causer; à la suite de beaucoup d'objets divers, il s'est arrêté sur Sainte-Hélène, me demandant ce que ce pouvait être, s'il serait possible d'y supporter la vie, etc., etc..... « Mais » après tout, m'a-t-il dit, est-il bien sûr » que j'y aille? Un homme est-il donc » dépendant de son semblable, quand il » veut cesser de l'être. »

Nous nous promenions dans sa chambre; il était calme, mais affecté, et en quelque façon distrait.

« Mon cher, a-t-il continué, j'ai par- » fois l'envie de vous quitter, et cela n'est » pas bien difficile; il ne s'agit que de se » monter un tant soit peu la tête, et je » vous aurai bientôt échappé, tout sera » fini, et vous irez rejoindre tranquille- » ment vos familles.... D'autant plus que » mes principes intérieurs ne me gênent » nullement; je suis de ceux qui croient » que les peines de l'autre monde n'ont » été imaginées que comme supplément » aux attraits insuffisans qu'on nous y pré- » sente. Dieu ne saurait avoir voulu un » tel contrepoids à sa bonté infinie, sur-

» tout pour des actes tels que celui-ci.
 » Et qu'est-ce après tout? Vouloir lui-
 » venir un peu plus vite.»

Je me récriai sur de pareilles pensées. Le poète, le philosophe, avaient dit que c'était un spectacle digne des Dieux que de voir l'homme aux prises avec l'infortune; les revers et la constance avaient aussi leur gloire; un aussi noble et aussi grand caractère ne pouvait pas s'abaisser au niveau des âmes les plus vulgaires; celui qui nous avait gouvernés avec tant de gloire, qui avait fait et l'admiration et les destinées du monde, ne pouvait finir comme un joueur au désespoir, ou un amant trompé. Que deviendraient donc tous ceux qui croyaient, qui espéraient en lui? Abandonnerait-il donc sans retour un champ libre à ses ennemis? L'extrême désir que ceux-ci en font éclater, ne suffisait-il pas pour le décider à la résistance? D'ailleurs, qui connaissait les secrets du temps? Qui oserait affirmer l'avenir? Que ne pourrait pas amener le simple changement d'un ministère, la mort d'un prince, celle d'un de ses confidens, la plus légère passion, la plus petite querelle?... etc., etc.

« Quelques-unes de ces paroles ont

» leur intérêt, disait l'Empereur; mais
 » que pourrons-nous faire dans ce lieu
 » perdu? — Sire, nous vivrons du passé;
 » il a de quoi nous satisfaire. Ne jouis-
 » sons-nous pas de la vie de César, de
 » celle d'Alexandre? Nous posséderons
 » mieux, vous vous relirez, Sire! — Eh
 » bien! dit-il: Nous écrivons nos *Mémoi-*
 » *res*. Oui, il faudra travailler; le travail
 » aussi est la faux du temps. Après tout,
 » on doit remplir ses destinées; c'est aussi
 » ma grande doctrine*. Eh bien! que les

* Voici un ancien document que la circonstance ci-dessus contribue à rendre précieux: c'est un ordre du jour du premier Consul à sa garde, contre le suicide.

Ordre du 22 floréal an X.

« Le grenadier Gobain s'est suicidé par amour:
 » c'était d'ailleurs un très-bon sujet. C'est le
 » second événement de cette nature qui ar-
 » rive au corps depuis un mois.

» Le premier Consul ordonne qu'il soit mis
 » à l'ordre de la garde:

» Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur
 » et la mélancolie des passions; qu'il y a autant
 » de vrai courage à souffrir avec constance les
 » peines de l'âme, qu'à rester fixe sur la mu-
 » raille d'une batterie.

» S'abandonner au chagrin sans résister, se
 » tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le
 » le champ de bataille avant d'avoir vaincu.»

» miennes s'accomplissent! » Et reprenant dès cet instant un air aisé et même gai, il passa à des objets tout à fait étrangers à notre situation.

Vendredi 4.

Appareillage de Plymouth. — Croisière dans la Manche, etc. — Protestation.

L'ordre était venu dans la nuit d'appareiller de bon matin. Nous mêmes sous voiles; cela nous intrigua fort. Tous les papiers, les communications officielles, les conversations particulières, nous avaient appris que nous devions être menés à Sainte-Hélène par le Northumberland; nous savions que ce vaisseau était encore à Chatam ou à Portsmouth, en armement; nous devions donc compter encore sur huit ou dix jours au moins de relâche. Le Bellerophon était trop vieux pour ce voyage, il n'avait point les vivres nécessaires; de plus les vents étaient contraires en ce moment pour cingler vers Sainte-Hélène. Aussi quand nous vîmes remonter la Manche vers l'est, nos incertitudes, nos conjectures recommencèrent; et quelles qu'elles fussent, toutes devenaient un adoucissement à la déportation à Sainte-Hélène.

Cependant nous pensions que l'Empereur, en ce moment décisif, devait montrer une opposition officielle à cette violence. Pour lui, il y attachait peu de prix, et ne s'en occupait pas. Toutefois c'était préparer, disions-nous, des armes à ceux qui s'intéressaient à nous, et laisser dans le public des causes de souvenir et des motifs de défense. Je hasardai de lui lire une rédaction que j'avais essayée; le sens lui plut, il en supprima quelques phrases, corrigea quelques mots, la signa, et l'envoya à lord Keith; la voici :

PROTESTATION. « Je proteste solennel-
 » lement ici, à la face du Ciel et des hom-
 » mes, contre la violence qui m'est
 » faite, contre la violation de mes droits
 » les plus sacrés, en disposant, par la
 » force, de ma personne et de ma liberté.
 » Je suis venu librement à bord du Bel-
 » lerophon; je ne suis pas prisonnier, je
 » suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu
 » à l'instigation même du capitaine, qui
 » a dit avoir des ordres du gouvernement
 » de me recevoir, et de me conduire en
 » Angleterre avec ma suite, si cela m'é-
 » tait agréable. Je me suis présenté de
 » bonne foi, pour venir me mettre sous
 » la protection des lois d'Angleterre. Aus-

» sitôt assis à bord du Bellerophon, je fus
 » sur le foyer du peuple britannique. Si
 » le Gouvernement, en donnant des or-
 » dres au capitaine du Bellerophon de me
 » recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu
 » que tendre une embûche, il a forfait à
 » l'honneur et flétri son pavillon.

» Si cet acte se consommait, ce serait
 » en vain que les Anglais voudraient par-
 » ler désormais de leur loyauté, de leurs
 » lois et de leur liberté; la foi britannique
 » se trouvera perdue dans l'hospitalité du
 » Bellerophon.

» J'en appelle à l'histoire : elle dira
 » qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre
 » au peuple anglais, vint librement, dans
 » son infortune, chercher un asile sous
 » ses lois; quelle plus éclatante preuve
 » pouvait-il lui donner de son estime et
 » de sa confiance? Mais comment répon-
 » dit-on, en Angleterre, à une telle ma-
 » gnanimité? On feignit de tendre une
 » main hospitalière à cet ennemi; et
 » quand il se fut livré de bonne foi, on
 » l'immola. »

Signé NAPOLEON.

A bord du Bellerophon, à la mer.

Le duc de Rovigo m'apprend que
 l'Empereur a demandé à m'envoyer à

Londres, vers le Prince Régent; mais
 qu'on s'y est obstinément refusé.

La mer était grosse, le vent violent,
 nous étions en grande partie malades de
 la mer. Et que ne peut pas la préoccu-
 pation du moral sur les infirmités physi-
 ques! C'est la seule fois de ma vie, peut-
 être, que je n'aye pas été atteint du mal
 de mer par un temps pareil.

En sortant de Plymouth, nous avions
 d'abord gouverné à l'est, vent arrière;
 mais bientôt nous vîmes au plus près,
 nous courions des bords, nous croisions,
 et nous ne pouvions rien comprendre à
 cette nouvelle espèce de supplice.

Samedi 5.

Marques de confiance que me donne l'Empereur.

Toute la journée du cinq se passa de
 la même manière. L'Empereur, à sa con-
 versation habituelle du soir, me donna
 deux grandes marques de confiance; je
 ne puis les confier au papier*.

* Il en est une que je puis raconter aujour-
 d'hui. A mon heure accoutumée, l'Empereur,
 se promenant avec moi dans la galerie du vais-
 seau, tire de dessous sa veste, tout en traitant
 un objet étranger à ce qu'il faisait, une espèce
 de ceinture qu'il me passe en disant : « Gardez-

Dimanche 6.

Mouillage à Start-point. — Personnes qui accompagnent l'Empereur.

Nous mouillâmes, vers le milieu du jour, à Start-point, où un vaisseau n'est pas en sûreté, et nous n'avions pourtant que deux pas à faire pour être fort bien dans Torbay; cette circonstance nous

« moi cela. » Sans l'interrompre davantage, je la replace, de la même manière, sous mon gilet. Il m'apprit plus tard que c'était un collier de deux cent mille francs, que la reine Hortense l'avait forcé de prendre à son départ de la Malmaison. Arrivé à Sainte-Hélène, je parlai plusieurs fois de rendre le collier, sans obtenir un mot de réponse; m'y étant hasardé de nouveau à Longwood, il me dit assez sèchement : « Vous gêne-t-il ? » — Non Sire. — Eh bien! gardez-le. » Avec le temps ce collier, toujours sur moi, ne me quittant jamais, s'identifia, en quelque sorte, avec ma personne, je n'y songeais plus; tellement qu'arraché de Longwood, ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, et par le plus grand hasard, qu'il me revint à la pensée, et alors j'en frémis!... Quitter l'Empereur, et le priver d'une telle ressource! Car, comment le lui rendre désormais; j'étais tenu au secret le plus rigoureux, entouré de geoliers et de sentinelles, nulles communications n'étaient praticables. Je m'évertuais en vain; le temps courait; il ne me restait que peu de jours

étonnait. Toutefois nous avions appris que notre but était d'aller au-devant du Northumberland, dont on avait pressé la sortie de Portsmouth en toute hâte. Ce vaisseau parut en effet, avec deux frégates chargées de troupes qui devaient composer la garnison de Sainte-Hélène. Tout cela vint mouiller près de nous, et les communications entre eux devinrent

encore, et rien n'eût égalé mon désespoir de partir de la sorte. Dans cette situation, je risquai le tout pour le tout : un Anglais, à qui j'avais parlé souvent, vint par circonstance particulière, et ce fut sous les yeux même du Gouverneur, ou d'un de ses plus intimes affidés qu'il avait amené, que je me hasardai.

« Je vous crois une belle âme, lui dis-je à la dérobée, je vais la mettre à l'épreuve.... » Rien du reste de nuisible ou de contraire à votre honneur... seulement, un riche dépôt à restituer à Napoléon. Si vous l'acceptez, mon fils va le mettre dans votre poche... »

Pour toute réponse, il ralentit son pas; mon fils nous suivait, je l'avais préparé, et le collier fut glissé presque à la vue des factionnaires. J'ai eu l'inexprimable satisfaction, avant de quitter l'île, de savoir qu'il avait atteint les mains de l'Empereur. De quelles douces sensations le cœur n'est-il pas remué par le souvenir et le récit d'un pareil trait, de la part d'un ennemi, et dans de telles circonstances!

fort actives; les précautions, pour qu'on ne nous abordât pas, continuèrent toujours. Cependant le mystère de notre appareillage précipité de Plymouth et de toutes les manœuvres qui avaient suivi, perça tant bien que mal. L'amiral Keith avait été averti, nous dit-on, par le télégraphe, qu'un officier public venait de partir de Londres, avec un ordre d'*Habeas corpus*, pour réclamer la personne de l'Empereur, au nom des lois ou d'un tribunal. Nous n'avons pu vérifier ni les motifs ni les détails. Lord Keith, ajoutait-on, avait à peine eu le temps d'échapper à cet embarras; il avait dû se transporter précipitamment de son vaisseau sur un brick, et disparaître au jour, de la rade de Plymouth: c'était le même motif qui nous tenait hors de Torbay.

Les amiraux Keith et Cockburn sont venus à bord du Bellerophon; le dernier commande le Northumberland: ils ont conféré avec l'Empereur, et lui ont remis un extrait des instructions relatives à notre déportation et à notre séjour à Sainte-Hélène. Elles portaient qu'on devait le lendemain visiter tous nos effets, pour nous prendre en garde, disaient-on, l'argent, les billets, les dia-

(Août 1815) DE SAINTE-HÉLÈNE. 97
mans, appartenans à l'Empereur ainsi qu'à nous. Nous apprîmes aussi que le lendemain on nous ôterait nos armes, et qu'on nous transporterait à bord du Northumberland. Voici ces pièces:

*Ordre de l'amiral Keith au capitaine
Maitlant, du Bellerophon.*

« Toutes les armes quelconques seront prises des Français de tous rangs, qui sont à bord du vaisseau que vous commandez, seront soigneusement ramassées, et demeureront à votre charge tant qu'ils resteront à bord du Bellerophon; elles seront ensuite à la charge du capitaine du vaisseau à bord duquel ils seront transportés. »

Start-bay, 6 août 1815.

*Instructions des ministres à l'amiral
Cockburn.*

« Lorsque le général Buonaparte sera conduit du Bellerophon à bord du Northumberland, ce sera un moment convenable pour l'amiral sir G. Cockburn de diriger la visite des effets que le général portera avec lui.

» L'amiral sir G. Cockburn laissera

passer les articles de meubles, les livres, les vins, que le général pourrait avoir avec lui. (*Ses vins ! observation bien digne des ministres anglais.*)

» Sous l'article des meubles, on comprendra l'argenterie, pourvu qu'elle ne soit pas en si grande quantité qu'on pût la regarder moins comme un usage domestique, que comme une propriété convertible en espèces.

» Il devra abandonner son argent, ses diamans et tous ses billets négociables, de quelque nature qu'ils soient.

» Le Gouverneur lui expliquera que le Gouvernement britannique n'a nullement l'intention de confisquer sa propriété; mais seulement d'en saisir l'administration, afin de l'empêcher d'en faire un instrument d'évasion.

» L'examen doit être fait en présence de quelques personnes nommées par le général Buonaparte, et un inventaire de ces effets devra demeurer signé de ces personnes, aussi bien que par le contre-amiral, ou tout autre individu désigné par lui pour assister à cet inventaire. L'intérêt ou le principal, suivant le montant de la somme, sera applicable à ses besoins; et la disposition en

demeurera principalement à son choix. A ce sujet, il communiquera de temps en temps ses désirs, d'abord à l'Amiral, et ensuite au Gouverneur, quand celui-ci sera arrivé; et à moins qu'il n'y ait lieu à s'y opposer, ils donneront les ordres nécessaires, et paieront les dépenses par des billets tirés sur le trésor de Sa Majesté.

» En cas de mort (*quelle prévoyance!!!*), la disposition des biens du général sera déterminée par son testament. Les contenus duquel, il peut en être assuré, seront strictement observés. Comme il pourrait se faire qu'une partie de sa propriété vint à être dite celles des personnes de sa suite, celles-ci seront soumises aux mêmes règles.

» L'Amiral ne prendra à bord personne de la suite du général Buonaparte, pour Sainte-Hélène, que ce ne soit du propre consentement de cette personne, et après qu'il lui aura été expliqué qu'elle devra être soumise à toutes les règles qu'on jugera convenable d'établir pour s'assurer de la personne du général. On laissera savoir au général que, s'il essayait de s'échapper, il s'exposera à être mis en prison, (*en prison!!!*) ainsi que

quiconque de sa suite qui serait découvert cherchant à favoriser son évasion. »
(*Plus tard le bill du Parlement soumet ces derniers à la peine de mort.*)

» Toutes les lettres qui lui seront adressées, ainsi qu'à ceux de sa suite, seront données d'abord à l'Amiral ou au Gouverneur, qui les lira avant de les rendre; il en sera de même des lettres écrites par le général ou ceux de sa suite.

» Le général doit savoir que le Gouverneur ou l'Amiral ont reçu l'ordre positif d'adresser au gouvernement de Sa Majesté tout désir ou représentation qu'il jugera faire: rien là-dessus n'est laissé à leur discrétion; mais le papier sur lequel les représentations seraient faites doit demeurer ouvert, pour qu'ils puissent y joindre les observations qu'ils jugeront convenables. »

On se peindrait difficilement la masse et la nature de nos sentimens, dans ce moment décisif où s'accumulaient en foule tant de violence, d'injustices et d'outrages!

L'Empereur, contraint de réduire sa suite à trois personnes, arrêta son choix sur le Grand-Maréchal, moi, MM. de

Montholon et Gourgaud. Les instructions ne permettant à l'Empereur d'emmener que trois officiers, il fut convenu de me considérer comme purement civil; et d'admettre un quatrième, à l'aide de cette interprétation.

Lundi 7.

Conversation avec lord Keith. — Visite des effets de l'Empereur. — L'Empereur quitte le Bellerophon. — Séparation. — Appareillage pour Sainte-Hélène.

L'Empereur adresse à lord Keith une espèce de protestation nouvelle, sur la violence qu'on faisait à sa personne en l'arrachant du Bellerophon: je vais la porter à bord du Tonnant. L'amiral Keith, très-beau vieillard et de manières parfaites, m'y reçut avec une extrême politesse; mais il évita soigneusement de traiter le sujet, disant qu'il ferait réponse par écrit.

Cela ne m'arrêta pas, j'exposai l'état actuel de l'Empereur; il était très-souffrant, ses jambes enflaient, et je témoignai à lord Keith qu'il serait désirable, pour l'Empereur, de ne pas appareiller immédiatement. Il me répondit que j'avais été marin, et que je devais voir que

son mouillage était critique; ce qui était vrai.

Je lui exprimai la répugnance de l'Empereur de savoir ses effets fouillés et visités, ainsi que cela venait d'être déclaré; l'assurant qu'il les verrait sans regret jeter préférablement à la mer. Il me répondit que c'était un ordre qui lui était prescrit, et qu'il ne pouvait enfreindre.

Enfin, je lui demandai s'il serait bien possible qu'on pût en venir au point d'arracher à l'Empereur son épée. Il répondit qu'on la respecterait; mais que Napoléon serait le seul, et que tout le reste serait désarmé. Je lui montrai que déjà je l'étais: on m'avait ôté mon épée pour me rendre à son bord.

Un secrétaire, qui travaillait à l'écart, observait à lord Keith, en anglais, que l'ordre portait que Napoléon lui-même serait désarmé; sur quoi l'Amiral lui répliqua sèchement, en anglais aussi, et autant que j'ai pu en attraper: « Mon-
» sieur, occupez-vous de votre travail,
» laissez-nous à nos affaires. »

Continuant toujours, je passai en revue tout ce qui nous était arrivé. J'avais été le négociateur, disais-je, je devais

être le plus peiné; j'avais le plus de droit d'être entendu. Lord Keith m'écoutait avec une impatience marquée; nous étions debout, et à chaque instant ses saluts cherchaient à me congédier. Lorsque j'en fus à lui dire, que le capitaine Maintland s'était dit autorisé à nous conduire en Angleterre, sans nous laisser soupçonner qu'il nous faisait prisonniers de guerre; que ce capitaine ne saurait nier sans doute, que nous étions venus librement et de bonne foi; que la lettre de l'Empereur au prince de Galles, dont j'avais préalablement donné connaissance au capitaine Maitland, avait dû nécessairement créer des conditions tacites, dès qu'il n'y avait fait aucune observation; alors la mauvaise humeur de l'Amiral, sa colère même, percèrent; il me dit avec vivacité: que dans ce cas le capitaine Maitland aurait été une bête; car ses instructions n'étaient rien de tout cela, et qu'il en était bien sûr, puisque c'était de lui qu'il les tenait. « Mais, Mi-
» lord, observai-je, en défense du capi-
» taine Maitland, V. S. s'exprime ici avec
» une sévérité dont peut-être elle pour-
» rait elle-même être responsable; car,
» non seulement le capitaine Maitland,

» mais encore l'amiral Hotham et tous
 » les officiers que nous vîmes alors, se
 » sont conduits, exprimés de la même
 » manière vis-à-vis de nous : aurait-il
 » pu en être ainsi, si leurs instructions
 » avaient été si claires et si positives ? »
 Et je le délivrai de moi ; aussi bien il ne
 tenait plus à voir prolonger un sujet
 qui, probablement, dans son for inté-
 rieur, n'était pas sans quelque délica-
 tesse pour lui.

Un officier des douanes et l'amiral
 Cockburn firent la visite des effets de
 l'Empereur : ils saisirent quatre mille
 napoléons, et en laissèrent quinze cents
 pour payer les gens : c'était là tout le
 trésor de l'Empereur.

L'Amiral parut singulièrement morti-
 fié du refus de chacun de nous, de l'as-
 sister contradictoirement dans son opé-
 ration, bien que nous en fussions requis.
 Ce qui lui démontrait suffisamment com-
 bien cette mesure nous paraissait outra-
 geante pour l'Empereur, et peu honora-
 ble pour celui qui l'exécutait.

Cependant le moment de quitter le
 Bellerophon était arrivé. L'Empereur
 était enfermé depuis long-temps avec le
 Grand-Maréchal ; nous étions dans la

pièce qui précédait ; la porte s'ouvre ; le
 duc de Rovigo, fondant en larmes, san-
 glotant, se précipite aux pieds de l'Em-
 pereur ; il lui baisait les mains. L'Empe-
 reur, calme, impassible, l'embrassa, et
 se mit en route pour gagner le canot.
 Chemin faisant, il saluait gracieusement
 de la tête ceux qui étaient sur son pas-
 sage. Tous ceux des nôtres que nous
 laissions en arrière étaient en pleurs ;
 je ne pus m'empêcher de dire à lord
 Keith, avec qui je causais en ce mo-
 ment : « Vous observerez, Milord, qu'ici
 » ceux qui pleurent sont ceux qui res-
 » tent. »

Nous gagnâmes le Northumberland ;
 il était une ou deux heures. L'Empereur
 resta sur le pont, et causa volontiers et
 familièrement avec les Anglais qui s'en
 approchèrent.

Lord Lowther et un M. Litleton eu-
 rent avec lui une conversation longue et
 suivie sur la politique et la haute admi-
 nistration. Je n'en ai rien entendu, l'Em-
 pereur semblant avoir désiré que nous
 le laissassions à lui-même ; mais il s'est
 plaint plus tard, à la lecture des journaux
 anglais qui rendaient compte de cette

conversation, que ces paroles avaient été étrangement défigurées.

Au moment d'appareiller, un cutter, qui rodait autour du vaisseau, pour en éloigner les curieux, coula, très-près de nous, un bateau rempli de spectateurs. La fatalité les avait amenés de fort loin pour être victimes; deux femmes, m'a-t-on dit, y ont péri. Enfin nous mettons sous voile pour Sainte-Hélène, treize jours après notre arrivée à Plymouth, et quarante après notre départ de Paris.

Ceux des nôtres que l'Empereur n'avait pu emmener sont les derniers à quitter le vaisseau, emportant des témoignages de sa satisfaction et de ses regrets. Ce furent encore bien des pleurs, et une dernière scène fort touchante. L'Empereur s'est retiré, vers sept heures, dans la chambre qui lui avait été destinée.

Les ministres anglais avaient fort blâmé le respect qu'on avait témoigné à l'Empereur à bord du Bellerophon: ils avaient donné des ordres en conséquence; aussi affectait-on, à bord du Northumberland, des expressions et des

manières toutes différentes: on s'empressait ridiculement surtout de se recouvrir devant lui; il avait été sévèrement enjoint de ne lui donner d'autre qualification que celle de *général*, et de ne le traiter qu'à l'avenant. Tel fut l'ingénieux biais, l'heureuse conception qu'enfanta la diplomatie des ministres d'Angleterre; tel fut le titre qu'ils imaginèrent de donner à celui qu'ils avaient reconnu comme Premier Consul, qu'ils avaient si souvent qualifié de Chef du Gouvernement français; avec lequel ils avaient traité comme Empereur à Paris, lors de lord Lauderdale, et peut-être même signé des articles à Châtillon. Aussi, dans un moment d'humeur, échappa-t-il à l'Empereur de dire en expressions fort énergiques: « Qu'ils » m'appellent comme ils voudront, ils » ne m'empêcheront pas d'être *moi*. » Il était en effet bizarre et surtout ridicule de voir les ministres anglais mettre une haute importance à ne donner que le titre de général à celui qui avait gouverné l'Europe; y avait fait sept à huit Rois, dont plusieurs retenaient encore ce titre de sa création; qui avait été plus de dix ans Empereur des Français, avait